

## James Ehnes, un violon au firmament

Né en 1976, James Ehnes fait beaucoup parler de lui. Le violoniste canadien, en récital lundi soir au Conservatoire de Genève, a tout d'abord fait la preuve de sa virtuosité. Son jeu acrobatique (*Suite opus 10* de Christian Sinding) ne suffit toutefois pas à le démarquer des autres étoiles montantes du violon.

Mais voilà qu'il joue Beethoven. Et là, c'est un tout autre univers qui s'ouvre.

La *Sonate en sol majeur opus 96* respire un parfum d'ingénuité. L'archet, au son incroyablement clair et lumineux, séduit par ses sonorités caressantes dans «l'Adagio espressivo». Joué sans précipitation, le «Scherzo» dresse une passerelle jusqu'au mouvement final, dont lui et son compagnon de jeu Eduard Laurel maîtrisent les ruptures de ton avec bonheur.

Physique sec, le pianiste texan déploie une fougue et un aplomb extraordinaires dans la *Sonate* d'Ottorino Respighi. James Ehnes en profite pour s'épancher bien généreusement. Et achève son brillant récital en jouant la carte du charme (*Romanza Andaluza* de Sarasate).

Julian Sykes

PHOTOGRAPHIE • Carl de Keyzer propose à Genève un reportage étonnant sur les camps de la région de Krasnoïarsk

## Regard ambigu sur les camps de prisonniers en Sibérie

Carl de Keyzer, 46 ans, membre de l'agence Magnum, est un photographe belge réputé. Il possède ce goût typiquement flamand pour les entre-deux-mondes, ni objectifs ni subjectifs, en un mot surréels. Carl de Keyzer revendique d'ailleurs l'influence de l'art pictural dans sa démarche, qu'il situe «entre l'art contemporain et la photographie de reportage».

### Ambiguïté visuelle

Ce regard amateur d'ambiguïté visuelle a trouvé en Sibérie un sujet fort, mais périlleux. En 2000, alors qu'il anime un atelier de photographie à Krasnoïarsk, Carl de Keyzer a l'occasion de visiter l'un des 135 camps de prisonniers de la région, hérités pour la plupart du sinistre goulag. Sinistre? La première visite, effectuée dans une prison modèle, celle que l'on montre aux hôtes de passage, est un choc: le camp évoque plutôt un parc d'attractions kitsch, orné de fresques pieuses ou héroïques, et d'objets incongrus dans un tel lieu. Il s'agit bien sûr d'une mise en scène. Mais le photographe a l'idée de pousser à bout cet aspect factice. Pour mieux le retourner.

Après des mois de négociations, et après avoir accepté les règles visuelles que les militaires lui imposent, Carl de Keyzer obtient l'autorisation de visiter une trentaine



CARL DE KEYZER

La cantine du camp 27 près de Krasnoïarsk. Les prisonniers posent pour le photographe.

ARCHIVES

de camps à raison de trois heures par établissement, que celui-ci soit un camp-usine, un camp-village au régime plus souple, ou un camp de forêt au régime de détention très sévère.

Sachant que le goulag est passé dans la mémoire collective sous la forme de rares images noir & blanc de qualité variable (LT du 18 octobre 2003 et 6 mars 2004), de Keyzer choisit de travailler en cou-

leurs, au moyen format, et au flash pour saturer les couleurs vives des camps, étonnamment bigarrés malgré leur fonction carcérale. A quelques exceptions près, dont d'étonnantes vues du travail du

bois par - 50 degrés, le photographe effectue ses visites à la belle saison, ce qui renforce bien sûr l'étrangeté radicale du reportage.

Comme celui-ci fait l'impasse sur la réalité crue des camps, à commencer par leur violence et les mauvaises conditions sanitaires, Carl de Keyzer aurait pu se voir taxer de propagande complaisante. Cela n'a d'ailleurs pas loupé à Moscou, où l'exposition a été montrée. Le photographe a été contraint d'organiser une conférence de presse pour expliquer son propos, conférence qui a d'ailleurs calmé l'hostilité moscovite. Car, comme l'on gratte un vernis, Carl de Keyzer demande au spectateur de regarder ses grands formats avec attention pour débusquer la tromperie. Surgissent alors les regards vides, les cicatrices, les corps tétanisés d'ennui mortifère, ou encore l'officier-metteur en scène caché derrière un rideau. De même, l'image d'un loup enfermé dans une cage de fer, ou celle de deux joueurs de tennis dépourvus de balle (extraordinaire image!) agissent comme les métaphores d'une réalité qui, dès lors, n'en apparaît que plus terrible.

Luc Debraine

ZONA, Carl de Keyzer, Musée international de la Croix-Rouge, av. de la Paix 17, Genève. Jusqu'au 18 juillet.